

table malheur que cette nécessité. Mais elle est absolue. Il faut que je prenne le fardeau ou que l'*Univers*, après avoir chancelé quelques jours entre le légitimisme étroit de l'*Union catholique* et le ministérielisme, tombe dans un de ces abîmes. Je ne puis ainsi laisser périr une oeuvre de cette importance. Je me dévoue donc. Jamais je n'ai rien fait avec plus de chagrin, car non seulement la capacité me manque, Du Lac n'étant plus là, mais je vais avoir à subir encore des luttes et des tracasseries dont je ne finirais pas de vous donner le détail, si je voulais l'entreprendre " (18). Enfin il est à son poste : il y restera jusqu'à sa mort. Raconter désormais l'histoire de sa vie, c'est dire les luttes nombreuses qu'il a soutenues. Je laisse à un autre d'en montrer, avec beaucoup plus d'autorité que je ne saurais le faire moi-même, le caractère et la portée. En 1860, lorsque le gouvernement impérial interdit la publication de l'*Univers*, il se battit à coups de brochures et de livres. Il préparait à la fois plusieurs ouvrages et ne s'arrêtait pas de combattre. C'est alors qu'il écrivit ces deux livres, dont les titres rapprochés résument, dans leur contraste, son oeuvre entière : *Le Parfum de Rome* et *Les Odeurs de Paris*. *Les Odeurs de Paris* contiennent la page célèbre sur la chanteuse Thérèse. Comment ne pas en parler ? Pour certains, affirme Jules Lemaître, cette page est tout Veillot. De fait, il eut pu dire, comme dira plus tard François Coppée parlant du *Passant* : " J'en suis trop l'auteur ". Thérèse était une des idoles du Paris 1860. Un écrivain grand seigneur, Barley d'Aurévilly, fit son éloge. Depuis de longues années, elle avait quitté le théâtre et vivait retirée dans ses terres. Elle est morte il y a quelques mois. Le sou-

---

(18) *Correspondance*, I, 183.